

CHRONIQUE

## L'héritage du futur

Par MARA GOYET

---



Par MARA GOYET

Il observe attentivement le portrait. Elle est belle et séduisante. Mieux, elle pourrait bien devenir sa femme. Reste à la rencontrer. Une fois qu'il est devant elle, c'était prévisible, la déception est immense. Mais il est trop tard pour reculer...

Non, nous ne sommes pas dans une émission de télé-réalité sur W9, mais en Angleterre au XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit ici des ratés du quatrième mariage d'Henri VIII. Le portrait d'Anne de Clèves peint par Holbein était en effet un peu trop flatteur. Bien heureusement, celle que le roi qualifia galamment de « jument des Flandres » eut plus de chance que certaines de ses consœurs ; elle ne fut pas décapitée, et le mariage fut annulé. On croirait avoir affaire à une mésaventure sur Tinder ou à un épisode de « Mariés au premier regard ». Ce qui n'est pas tout à fait étonnant dans la mesure où Holbein, comme bien d'autres artistes, ne cessera d'être influencé... par ses successeurs comme par notre époque. Vertigineux, non ? C'est en tout cas l'une des thèses qui parcourt « Hans Holbein. Maniérisme, anamorphose, parallaxe, postmodernité, etc. », de Michel Thévoz (L'Atelier contemporain) : l'œuvre d'art, comme une photo non encore développée, attend notre regard pour se révéler.

A partir de ce constat, l'auteur de ce livre érudit, truffé de termes savants, d'idées brillantes, toujours à la limite du canular hilarant (« une déhiscence, une mise hors de soi, une déterritorialisation ou, pour le dire plus simplement, une "époque égologique" »), parcourt à sauts et à gambades l'œuvre du peintre allemand. Chaque court chapitre (« parallaxe », « suicide », « anamorphose », « putain ! », « carnagole », « quanta ») nous invite, sans démagogie, à libérer l'œuvre de Holbein du carcan muséal, de la pesanteur monographique comme du souci chronologique.

Délicieusement paumé et informé en refermant l'ouvrage, le lecteur-spectateur n'a d'autre solution, pour s'en sortir, que de se mettre au travail et de regarder des tableaux qu'il croyait figés ou intimidants avec un œil neuf et inventif.

Ici, un béret flottant dans le portrait de Jacob Meyer, une pomme pourrie dans la main d'Eve, un

nuage au « curvilinéarisme flasque » au-dessus de Jésus portant sa croix, semblent sortis, dans leur obscénité organique, du dernier film de David Cronenberg. Ailleurs, un Christ s'échappe du tombeau pour devenir un cadavre dans une morgue, un corps sur une table de dissection ou, pourquoi pas, un vieux beau victime d'un accident d'UV dans un Point Soleil. Dans « les Ambassadeurs », on se bat pied à pied, comme dans un jeu vidéo, contre des objets plus ou moins animés, surprenants ou décevants, avant d'affronter, sous la forme d'un « boss final » inattendu, les visages inexpressifs et insondables des deux diplomates. Tout cela devient un jeu trépidant dans lequel il faut éviter les chausse-trapes, résister aux sirènes du délire interprétatif, identifier un motif déformé et ne pas délaissier pour autant ce qui paraît anodin.

La promenade continue ainsi, endiablée, libre et exigeante. C'est une belle destination pour l'été qui s'annonce. M. G.

Holbein ne cessera d'être influencé... par ses successeurs